

LE SIFFLET, LA PRINCESSE ET LES POMMES D'OR

M.-A.Méraville - Contes populaires de l'Auvergne - p 43

IL y avait une fois un roi qui avait une fille belle comme le jour, mais elle ne pouvait se décider à se marier. Pourtant il n'en manquait pas des seigneurs, des comtes, des barons, des ducs, des marquis, - que sais-je, moi ? - qui fréquentaient le château du roi et qui auraient voulu épouser sa demoiselle. Justement même, il y en avait trop. Comme la princesse allait prendre ses vingt et un ans, peut-être, son père lui commanda de choisir un mari. Si bien qu'à la fin, cette princesse, un peu espiègle, et qui savait que beaucoup de prétendants pensaient à son rang et à sa fortune, cette fille de roi eut une plaisante idée ; et les princesses seules pouvaient posséder des pommes d'or !

Elle fit annoncer, dans tout le royaume, qu'elle allait se marier ; et les jeunes gens qui auraient voulu épouser la princesse arrivèrent, avec de beaux carrosses et de beaux habits au château du roi. Il en vint un troupeau, beaucoup plus qu'il n'en fallait, bien sûr !

Vint même, d'un village voisin, un berger dégourdi, de bonne façon, bien fait de sa personne. Il ne s'attendait guère, le pauvre, à épouser la fille du roi, mais il voulait profiter de l'occasion pour voir le roi et sa fille qu'on disait si belle.

- Il y aura tant de monde qu'on me laissera bien entrer pensait-il.

Il ne réfléchissait pas plus qu'il ne faut, il ne faisait pas un pas en avant, un pas en arrière. Il était curieux de tout, content comme un merle et bon garçon.

Le berger s'approchait du château du roi, - c'est un palais qu'il faut dire, mieux qu'un château, - il s'approchait donc avec sa veste des dimanches et ses galoches propres, quand il rencontra une vieille femme toute voûtée, les cheveux blancs, et qui portait un fagot trop lourd pour elle. Le garçon ne craignait pas de se faire des ampoules, bien sûr, et il connaissait le poids des fagots.

- Donnez-moi votre bois, pauvre mère, et je vous le porterai jusque chez vous.

Parler fait trouver le chemin court. Ils durent bien parler, la vieille et le berger. La vieille comprit où allait l'intrépide jeune homme, mais elle ne fit semblant de rien. Avant de le quitter, elle le remercia et lui souhaita bonne chance. C'était un

garçon avenant et serviable, ce berger. La vieille lui offrit un simple sifilet de bois, en lui disant cette parole :

- Conserve ce sifilet, mon garçon. Il pourra te rendre service.

Bon. Un sifilet convenait à un berger pour son chien ou pour son troupeau. Le berger n'en était pas à son premier sifilet, ni à son premier couteau, non, - les sifilets de bois, il devait les savoir faire -, mais il ne méprisa pas le cadeau de la vieille et lui dit au revoir bien honnêtement : « Ménagez-vous ! ».

Ah ! Dans la cour et dans les grandes allées du château - du palais - qu'il y en avait des prétendants ! Ils étaient bien cent. Qu'est-ce que je dis ! Deux cents, peut-être.

La princesse, belle comme le jour, monta sur les marches du trône, prit dans sa corbeille une pomme d'or et la lança en l'air dans la salle : l'attraperas, l'attraperas pas !. .. Ça pèse, une pomme en or, et les amoureux n'avaient pas trop envie de la recevoir sur la tête. Leurs chapeaux à plumes, ils ne pouvaient pas les garder devant la princesse, ils avaient dû les accrocher dans le couloir ! Oui, trois fois, la princesse lança une pomme d'or. Les seigneurs craignaient de repartir avec quelque bosse, et ils n'étaient pas courageux jusqu'à demain. Et puis, ils s'embarraient dans toutes ces dentelles qu'ils devaient porter, et peut-être que leurs perruques s'en allaient de travers. Le berger riait dans son coin. A la troisième pomme, il prit son élan, vif comme la poudre, et il saisit en l'air la pomme d'or, aussi facilement qu'il aurait fait passer d'une main dans l'autre son mouchoir.

La princesse regardait ce paysan, plus adroit que les seigneurs bien pomponnés ; mais une princesse, c'est une princesse, et un berger n'est qu'un berger. C'était l'avis de Monsieur le roi, et, s'il ne dit pas que sa fille était folle avec ses pommes d'or, il le dut penser.

Le roi fit venir le berger devant son trône et lui parla, d'une voix qui n'était pas trop mignonne :

- Ne te crois pas encore mon gendre, berger.

Avant d'épouser ma fille, il faut que tu acceptes trois épreuves.

Ma foi, c'était vrai que cette fille de roi était jolie, et, depuis que le berger avait pris au vol la pomme d'or, l'idée de se marier avec la princesse lui trottait dans la cervelle.

- D'abord, dit le roi, tu iras garder mes cent lièvres dans le bois, et tu me les ramèneras toutes (1) ce soir.

- Je vais essayer, Monsieur le roi, répondit le berger.

Alors, le bouvier du roi, enfin quelque serviteur haut placé, ouvrit la porte de l'étable des lièvres, et, quand la dernière des lièvres sortit, la première était déjà loin. Mais le berger se souvint du sifflet de la vieille femme, et il ne s'en fut pas plus tôt servi que les cent lièvres se serrèrent autour de lui, comme ses moutons auraient fait.

Le premier ministre mit ses lunettes, s'habilla en bûcheron et vint voir ce qui se passait : le roi fut bien étonné quand il apprit que les cent lièvres broutaient tranquillement autour du berger.

(1) En patois, on n'emploie le mot lièvre qu'au féminin.

La princesse, assez futée pour une princesse, se déguisa en paysanne, prit un caraco et des sabots à sa taille. Puis elle monta sur un âne et elle partit toute seule au bois, la follette. Mais elle avait beau être fine mouche, le berger l'eut bientôt reconnue : il l'avait tant regardée, le pauvre garçon :

- Berger, voudrais-tu me vendre une de tes lièvres ? demanda la paysanne.

- Oh! non, belle demoiselle. Je ne vous vendrais pas une de mes lièvres pour tout l'or du monde. Mes lièvres ne sont pas à vendre, elles sont à gagner.

- Et que faut-il faire pour en gagner une ?

- Pas grand-chose, demoiselle. Vous allez descendre de votre âne et vous asseoir un quart d'heure sur l'herbe avec moi.

Elle avait trouvé plus malin qu'elle, la princesse. Le quart d'heure passé, - et il ne leur parut pas trop long -, le berger la salua poliment et la laissa repartir avec une lièvre dans son panier, mais comme elle allait passer le portail du château - du palais donc - le berger siffla un bon coup, et la lièvre revint à fond de train avec les autres.

Le roi, plus en colère que sa fille, on peut le croire, partit lui-même au pâturage des lièvres, accoutré comme un paysan, monté aussi sur un âne, et il fit au berger la même proposition que la princesse.

- Veux-tu me vendre une de tes lièvres, berger?

Le berger reconnut le roi, bien qu'il l'eût moins regardé qu'il n'avait regardé la princesse. Une personne avertie en vaut deux.

- Je ne vous vendrais, pas une de mes lièvres pour tout l'or du monde, mais vous pouvez en gagner une.

- Que faut-il faire ? demanda le roi.

- Ce n'est pas difficile, dit le berger. Vous donnerez seulement trois baisers à votre âne sous la queue.

Ce n'était pas un tour à jouer à un roi ! Pourtant, tout roi qu'il était, ce roi obéit. Puis il remonta sur son âne, avec sa lièvre bien attachée. Mais la lièvre ne resta pas longtemps dans le panier du roi.

Le roi ne voulait pas capituler. Le baiser à l'âne, - et vous savez à quel endroit, - les trois baisers à l'âne lui pesaient. Et il s'imaginait encore qu'il n'avait pas été reconnu!

- Cette nuit même, dit-il au jeune homme, tu vas te rendre dans mon grenier où l'on a mélangé cent boisseaux de pois et cent de lentilles, et tu me les sépareras en deux tas avant le soleil levant.

- Me voilà bien planté ! pensa le berger qui aurait aimé dormir dans son lit.

Cependant, il ne se donna pas au désespoir. Il n'avait pas demandé de recevoir la pomme d'or après tout. Il pensa au sifflet de la vieille femme et, encore une fois, il s'en servit. Ce furent des fourmis qui vinrent l'aider. Pour de l'ouvrage bien faite (1), c'était de l'ouvrage bien faite. Le berger

(1) Toujours au féminin en patois comme dans Je vieux français : la belle ouvrage.

remercia ces fourmis si adroites et il dormit jusqu'au matin.

Le roi faillit en tomber de haut, le pauvre homme, et cette fois le berger n'était pas loin de l'appeler beau-père, mais ce n'était pas le moment ! Le roi comprenait que ce berger n'était pas un homme ordinaire. Pour la première fois, il crut lui demander l'impossible.

- Je t'enfermerai dans la boulangerie du palais, et tu devras avoir mangé le pain qui a été cuit dans mes fours, si tu prétends encore épouser ma fille.

Vous pensez s'il en fallait du pain pour tout ce monde qui vivait autour du roi, les domestiques, les seigneurs, les belles madames, sans parler du roi et de la princesse, qui ne devaient pas manger trois soupes par jour.

Quand le berger vit cette montagne de miches et de tourtes qu'il lui fallait engloutir en une nuit, il ne pensa même pas à les entamer. Le sifflet lui avait si bien réussi jusqu'alors qu'il le tira vivement de sa poche. Alors sortirent, de tous les coins, des souris et des rats, des petits et des gros, tous les rats du pays, et ils firent tant, mangèrent tant que tout le pain fut dévoré avant la fin de la nuit.

Celui qui riait jaune, le matin, s'il riait encore, c'était le roi. Mais la princesse s'amusait bien, la petite coquine jolie comme le jour.

- Je ne peux plus te refuser ma fille, dit le roi. Je te demanderai tout de même un petit travail pour nous mettre d'accord.

Quatre épreuves, ce n'était pas de jeu pour un Monsieur le roi, qui en annonçait trois ...

- Tu vas me remplir un sac de mensonges, et, quand je te dirai que le sac est plein, tu auras ma fille.

Qu'auriez-vous fait à la place du berger? Il craignait de prendre la pépie avant de remplir le sac, et comme la malice lui était venue, il pensa à quelques bonnes vérités pour faire la mesure.

- Pendant que je gardais mes lièvres dans le, bois, Sire, la princesse est venue me voir, habillée en paysanne. Je lui ai demandé de s'asseoir sur l'herbe et de passer un quart d'heure avec moi. Elle s'est assise et elle m'a donné un baiser.

- Oh! dit le roi. C'est un gros mensonge. Le sac en est à moitié plein.

- Ce n'est pas tout, dit le berger. Le roi est venu déguisé en paysan. Il a voulu m'acheter une de mes lièvres, et je l'ai obligé à donner trois ... - Arrête, arrête ! dit le roi. Tu en as assez· dit, le sac est plein.

Il fallut marier le berger et la princesse, et même ils ne s'en plainquirent pas. Et qui sait, peut-être que le sifflet du berger lui servit bien. Des sifflets comme le sien, j'en ai cherché un, mais le moule s'en est perdu.

Conte recueilli en 1930 par une petite fille de Saint-Flour, qui le tenait de sa grand-mère. Cette version a rafraîchi et confirmé (pour les conditions du roi et la malice du berger) les propres souvenirs de l'auteur, la nature des grains à trier variant seulement avec les ressources agricoles.

Conte type 5701, étudié par P. Delarue dans ses commentaires des Contes du Nivernais et du Morvan. (Les trois Pêches de Mai, c. 3, p. 263 de l'éd. annotée.)